

**LE PHILOSOPHE GAGNE
PAR L'HUMOUR
Satire seconde**

Rien ne se prévoit qui soit sûr. Qui (que l'on me le désigne, celui-là ! j'adore les prophètes barbus !), qui peut dire avec certitude dans quoi va se mouler l'avenir, la gaine voluptueuse ou le corset orthopédique ? Je comprends que, des hauteurs sublimes, (« O prurit sexuel des dieux anthropophages, / Des déesses qu'enrouent les scènes de ménage... », souvenez-vous des vers fameux de Monray Nocke dans sa *Satire pauvre mais nippée*, p. 431), je comprends, dis-je, des hauteurs sublimes on soit passé au drame bourgeois pour finir dans le misérabilisme le plus lamentable. Comment ici ne pas renvoyer au couplet mille fois chanté de Carlo Thrène :

C'est la pente, c'est la pente,
Ah mince alors, ah mince !
C'est la pente, c'est la pente
De l'homo sapiens.

Panta rhei. L'eau suit la pente. Les moustaches d'Émile Verhaeren suivaient elles-mêmes la leur. La vie est à descendre et non pas à monter : n'est-ce pas ? Quel fonctionnaire me contredira ?

Ce serait sans doute le moment de faire l'éloge de la paresse, qui n'est point, croyez-le, répugnance à l'activité et complaisance dans l'inaction. Je connais des paresseux des plus actifs : sur des patins à roulettes, des planches à voile, des cordes à nœuds, des skis à molettes, des chevaux à rinchés et des femmes à cran. La paresse est avant tout amour à œillères du divertissement. Mais il n'est pas dans mon propos de prospecter dans cette direction, d'autant plus que ces terrains mal défrichés recèlent des dangers majeurs, du gorille essorillé au tréponème pâle, de la météorite aimantée à l'ornithopyge à tête chercheuse. Paix. Paix comme là où s'entretiennent les tombes des guerriers. Tout de même... Dans le contexte que l'on devine, la paresse est la mère de tous les bis. Il n'est point de bis qui ne plaisent. Des pseudo-Horace vous le chuchoteront à l'oreille. On ne cesse de réemployer les objets de la paresse active – des patins à roulettes aux femmes à cran. Et surtout l'un d'entre eux, que je n'ai pas signalé, le conservant (vous me comprendrez)

pour la bonne bouche : les mots. Words, words, words : vous connaissez. Merci.

Les mots ont ceci de terrible qu'ils peuvent être employés pour signifier. On ne peut trop, de la façon peut-être la plus masochiste, s'enfoncer ce clou dans la tête, et Dieu sait (et Lui seul) par quels côtés de la tête certains s'y prendront. Ce clou : *un mot peut être employé pour signifier. Ayant jeté des regards profondément attentifs dans toutes les directions, les points cardinaux n'étant rien que des points de référence, j'ai pu, en toute humilité, constater ceci que rares, et même des plus rares, sont ceux-là dont les paroles offrent de l'inouï. « Qu'est-ce qu'ils ont tous, me disait cet homme de bien et de sagesse (du nom de Nestor Piédeveau), qu'est-ce qu'ils ont tous (et il respirait fortement à cet endroit précis), qu'est-ce qu'ils ont tous à vouloir être aimés, à se vouloir des racines, à lancer des messages ? Ils ne sont pas aimables. Pour les racines, avouez, la métaphore est régressive, et excusez-moi d'employer là le langage de Trissotin. Quant aux messages... Mais, mon cher ami, ils n'ont rien à dire, et personne n'a rien à foutre de ce qu'ils proferent. Mais voilà, ils veulent parler, ils parlent, et, pour l'oreille philosophique, tous ces cris font une rumeur, et cette rumeur est un silence – un silence qui en dit long. Et même s'il vous vient la curiosité – curiosité des plus*

sottes, excusez-moi – d'écouter ces cris débiles et impuissants et d'en vouloir entendre le sens, eh bien, vous constaterez que ce sens est autant dire insignifiant. Ces braillards auraient mieux fait de se taire puisqu'en fait ils n'ont rien à dire et qu'ils ne disent rien. Cette constatation n'a rien d'amer ni de pessimiste. Cela est, et a-t-on à se plaindre de ce qui est puisque cela est ? Récrémine-t-on contre l'existence du coelacanthe, de l'adjectif *incoercible*, du coefficient de dilatation, de l'acoepède à biseaux ?

Ceci dit... J'aime ces deux mots de la sorte accouplés : dans ce contexte ils en disent plus long, plus large, plus haut, plus profond que cent autres. Donc ceci dit, vous me ferez sans doute la remarque... Mais si, je m'attends à votre remarque, celle-là qui me dit si clairement que moi-même... « Vous, monsieur... » Ah, nous y sommes ! Me voici moi-même concerné par mon sujet. Mais je vous décevrai peut-être. J'en cours le risque bien qu'il soit, comme l'affirme Ronald Pearl, enfant de Bohême, mousquetaire au couvent et comète de Halley. Je n'irai pas jusqu'au cynisme : la déception n'atteint que le déçu. Vous m'êtes, comme lecteur, trop aimable. Effectivement, le sujet me concerne et j'en serais peut-être la victime si, comme tout sage général – il en est peu, je le crains – je ne prenais comme

médicament à mes embarras la merveilleuse poudre d'escampette et n'en cachais le bien que je tire de son emploi. Voici : je me *tais*. Je me *tais*. Je laisse la parole à l'incomparable Eugène Mouton, que j'ai déjà cité. Quoi ? Mais non, il est vrai, je ne l'ai pas cité, Eugène Mouton. C'est de Nestor Piédeveau que j'ai cité le nom, excusez-moi. Mais la confusion ne tire pas à conséquence : apprenez que ces deux hommes sont frères de lait. Ceci d'admirable : le produit des diligentes mamelles se mua, avec l'âge, en lait de bien et de sagesse. Bien et sagesse quelque peu politisée, mais sans excès, suivant la mamelle sucée. Bien que je le voie plutôt à droite, Eugène Mouton parlera à ma place.

À ma place, oui. Pas en mon nom, certes. Au sien peut-être. Au sien sans doute. Je le connais bien, Eugène Mouton, mais est-on jamais certain de connaître *vraiment* autrui ? Homme de bien et de sagesse. Comme son frère galactophage. Cela est sûr. Mais peut-on être *vraiment* sûr de ce que peut se permettre et ne pas se permettre un homme de sagesse et de bien ? Il parle, je l'écoute, je prends des notes, j'espère ma mémoire fidèle, aussi fidèle qu'Andromaque à son incomparable époux et qu'à moi-même mon chien, et, justement, il s'appelle Fidèle, ce toutou incomparable. Si le silence, qui est repos, est d'or,

pourquoi, par la parole et la fatigue, chercher à faire fortune par l'argent ? Pour moi, c'est dit, je ne dirai rien. Ainsi échapperai-je au danger de ne rien dire en parlant.

Ceci, que je vous confie. C'est là une de mes phobies : parler pour ne rien dire ; et une de mes marottes, la seule vraie en fin de compte : parler (en espérant dire quelque chose), parler de l'art, s'il en est, de parler, en public de préférence, pour ne rien dire.

Il me faudrait vous entretenir d'Eugène Mouton. Mais je mesure la difficulté de la tâche et en aperçois la vanité. Que je le dessine par des mots, chacun se le représentera à sa manière, et aucune des représentations ne coïncidera avec la réalité. Ce serait sans doute le moment d'une de ces analyses poussées où seraient étudiés les rapports pathétiques entre les mots et une réalité elle-même évanescence et incompréhensible. Pour tenter l'expérience, il me faudrait l'aide de Dieu, mais Dieu, paraît-il, ne se donne qu'aux cœurs simples. Or, sans le moindre doute, j'ai le cœur composé comme les intérêts les plus redoutables et les feuilles de l'artichaut, de l'onoporde et du topinambour. « En Dieu est mon espérance » : je n'ai rien du psalmiste, je l'avoue, et le déplore, encore que Dieu, pour moi, soit le prototype, comme on le disait jadis,

de l'absolue paresse. C'est là aussi l'avis d'Eugène Mouton. « On raconte, dit-il, que pas un cheveu ne tombe sans Sa permission. À compter le nombre de cheveux sur Terre, comment imaginer qu'Il ait jamais assez de temps pour acquiescer à la chute journalière de tonnes et de tonnes de ces poils tant aimés ? C'est clair : Il s'en fout de nos cheveux. Ceux-ci tombent, comme meurent les hommes : dans l'absolue solitude. Et pourquoi cette incompréhensible, et intolérable, discrimination de nos poils axillaires et pubiens ? sans tenir compte des autres ? ceux de la face, qui sont l'obstination même ? des yeux, du cul et... Et ce poil dans la main, que je Lui vois si bien métaphoriquement ? » Eugène Mouton ne parlait jamais pour ne rien dire.

Tout de même, ce cher homme, je vais vous le situer, comme on dit. La soixantaine. Taille moyenne. Pas de poil sur le caillou. Beaucoup sous le pif, en cadence ondulée. Du ventre. Peu de cuisses. Des pieds anfractueux, j'entends : pas de pieds plats. J'eus la chance de faire sa connaissance au *Du côté de chez Flore*, un agréable petit bouchon où se débouchonnaient, excusez-moi, se débouchaient force bouteilles d'une gueuze exquise. On se parla. Il me plut ; je dus lui plaire. On se reparla. On bavarda dans la rue. Sous l'auvent du kiosque à journaux. Sous

la marquise du 152, rue Surin. Des porches nous servirent d'abris. Quel meilleur refuge que celui du tramway, à la hauteur de la rue Thermidor ? Mais j'aimais, mais nous aimions plus que tout l'asile des arbres du petit square Marie-Charlotte, organisé autour de son bassin, où crachait un triton asthmatique et paressaient des carassins gras et décolorés.